

QUEL FRANÇAIS ENSEIGNER?

par Ramanujam Sooriamorthy

Association Mauricienne des Enseignants de Français

[Le texte qui suit n'est, au fond, nullement le fruit d'une initiative personnelle ; je doute que j'eusse de moi-même choisi de traiter, surtout de traiter directement d'une telle question, *Quel français enseigner ?*, encore que ce soit une question que tout enseignant, tout professeur de français est nécessairement amené à (se) poser, fût-ce sans le savoir.

Invité à participer au Congrès de l'APFA-OI, lequel devait se dérouler en octobre, ou novembre, je ne sais plus, 2007, à Lusaka, j'avais, dans un premier temps, communiqué à mon ami Félix Bikoi le souhait de prononcer une intervention intitulée *À l'épreuve du français*. Pour diverses raisons, cette proposition ne put être retenue ; par contre, l'invitation me fut faite par Félix de participer à une espèce de table ronde autour de la question, *Quel français enseigner ?* Je m'empressai d'accepter, bien entendu. Bien entendu, car je ne puis envisager de me rendre à un colloque, à un congrès sans y donner de communication.

Mon intervention, bien que brève, trop brève à mon goût, ne rencontra pas moins un accueil fort chaleureux et extrêmement enthousiaste, dont je ne fus pas peu surpris. Par conséquent, je dédie tout naturellement ce texte à tous ceux qui, présents lors de ma communication-----je pense à André, à Bernard, à Francesca, à Adama Samasekou, à Armandine, à Maggie Andom, au Professeur Ngalasso, à Yunis et à tant d'autres qui m'excuseront de ne les pas tous nominativement mentionner-----, me firent ce que je crois pouvoir appeler une véritable ovation, mais surtout, à Félix Bikoi, alors président de l'APFA-OI, pour son invitation, à François Foti qui, à l'époque Attaché culturel près l'Ambassade de France à Maurice, me facilita le déplacement à Lusaka, à Madeleine Rolle-Boumlic qui, la première, m'encouragea à rédiger un texte sur le thème que je n'avais fait qu'effleurer durant mon improvisation et qui m'excusera de le lui envoyer si tard, sans oublier le professeur du Cameroun, dont je ne connais, hélas ! le nom, et qui me fit, n'ayant pu s'exprimer immédiatement après que je fus intervenu, lors de la soirée à l'Ambassade de France de Lusaka, le compliment le plus flatteur que, selon moi, l'on puisse faire à un professeur de français, qui, en tout cas, m'adressa l'éloge le plus enivrant que l'on m'ait fait en tant que professeur de français.

Si j'eusse certainement écrit un texte suite à mon intervention, comme je le fais d'habitude, ce n'eût sans doute pas été celui que le lecteur s'apprête à lire, encore qu'il conserve des traces de Lusaka. Quoi qu'il en soit, c'est à ceux qui étaient présents lors de mon bref exposé, tout particulièrement à Félix, à Madeleine, et à tant d'autres, dont François Foti et sa secrétaire, Marie-Paule Li qui, eux, n'y étaient pas, que je dois de l'avoir

Journée internationale de la Francophonie 2018

écrit, et c'est à eux tous que je le dédie, en toute humilité et en témoignage de gratitude émue.]

Quel français enseigner ? Telle est la question à laquelle je suis, avec d'autres, appelé à répondre ; c'est la question, le sujet que je suis censé (pouvoir) traiter, et c'est sans doute me faire un trop grand crédit, prendre de bien inutiles risques, surtout qu'il s'agit, qu'il ne peut s'agir que de répondre avec tact, sans la moindre, si possible, maladresse, avec art aussi, mais surtout avec toute la science imaginable, non seulement celle déjà disponible et accessible, celle déjà là, sur les rayons des bibliothèques par exemple, dans la mémoire morte non moins que dans la mémoire vive de l'ordinateur le plus sophistiqué, mais aussi, mais surtout, en faisant preuve d'invention, de créativité, avec la science telle qu'elle n'existe pas encore, et qu'il m'est demandé de produire. Sans le savoir sans doute, mais l'invitation qui m'est faite implique bel et bien cela, à moins qu'il ne me soit tout simplement fait requête de rappeler ce que l'on sait ou peut savoir au sujet de la question en question, d'en établir le bilan, de banalement répéter, de tautologiquement réitérer, en apportant ici et là quelques variations de forme et de style, ce que l'on sait déjà, ce que vous savez déjà, et que tout le monde, voire n'importe qui, est en mesure de savoir. Mais même s'il en était ainsi, si c'était seulement cela qui était de moi requis-----ce que je ne crois pas pour une seule seconde-----, je ferais preuve d'une bien grave impolitesse, à plus forte raison compte tenu de l'hospitalité dont je jouis ici, mais même sans cela, en voulant m'y simplement conformer. À moins que ce congrès ne soit que le prétexte à du bavardage, à de la parlotte à du n'importe quoi, que ce ne soit un congrès que pour la forme. Je me refuse à en rien croire ; cependant, s'il devait, par impossible, s'avérer qu'il en fût ainsi, je ne me sentirais pas pour autant, pour si peu, libéré de la responsabilité-----il s'agit bien de faire réponse, n'est-ce pas ?-----qui est la mienne. Qui est la nôtre. Car il s'agit du français-----je dirai dans quelques instants en quel sens j'entends qu'on entende cela : *du français*, ou plutôt *le français*, mais ceux qui me connaissent le savent déjà-----, il s'agit, autrement dit, du monde, de la diversité du monde, du monde à sauver, non pour le maintenir en son état actuel, ou premier, ni pour, éventuellement, le préserver dans l'état dans lequel on voudrait, parce que souhaitable, qu'il fût, mais pour qu'il soit, grâce au français, par la grâce du français, à l'abri de tout hégémonisme, de tout totalitarisme.

Reprenons ; quel français enseigner ? Le fait qu'on ait éprouvé le besoin, la nécessité d'inscrire cette question au programme de ce congrès, de cette rencontre indique assez que la réponse, les réponses proposées à cette question, et elles sont nombreuses, sont loin d'être satisfaisantes, laissent sur leur faim ceux qu'elles atteignent, et témoignent de l'éternelle nouveauté d'une question que d'aucuns auront eu la naïveté de juger réglée depuis bien longtemps. Quant à ceux qui estiment que la question, celle de savoir quel français enseigner-----mais j'espère plus loin montrer qu'il ne s'agit peut-être pas fondamentalement que de cela, encore qu'il s'agisse de cela aussi, bien sûr -----, est ici posée, parce que nous sommes ici en Afrique réunis, entre, principalement, professeurs de français d'Afrique et de la région de l'Océan Indien, je choisirai de penser qu'ils ne peuvent être sérieux.

Journée internationale de la Francophonie 2018

Car cette question-----quel français enseigner ?-----est bel et bien une question ; je veux dire que,comme toute vraie question, elle ne peut qu'être en attente de réponse. Pour toujours ; ce n'est pas que des réponses y manquent, et je ne parle pas seulement de celles auxquelles je n'ai fait que faire allusion plus haut, mais j'essaierai de dire plus loin qu'il ne saurait y avoir, qu'il ne devrait même y avoir de réponse à cette question.En tout cas, pas de réponse sur le mode ponctuel et achevé.

Quel français enseigner ? Cette question, j'ose à peine le rappeler, est une citation. Elle se transmet de génération en génération, et pas seulement depuis l'instauration de l'école publique, laïque, gratuite,obligatoire et universelle en France grâce aux soins de Jules Ferry. Il n'est de professeur,ou, comme on dit maintenant plus volontiers, quelquefois, d'enseignant de français qui ne la pose, qui ne se la pose, même quand il ne la pose, quand il n'a conscience de la poser ; qui ne la pose et la repose, en prenant même,parfois, la pose, sans pause ni repos. Toujours vieille et toujours neuve, elle inlassablement revient, à l'instar des fantômes, des revenants dont on ne saurait dire s'ils sont plus vifs que morts,ou plus morts que vifs. Trop inquiétants, ne laissant de repos littéralement, parce qu'insuffisamment inquiétants-----le pire étant toujours à venir-----, ou aucunement inquiétants,parce qu'au fond trop inquiétants,étant donné qu'on s'y sera habitué et que l'on vivrait dans la familiarité de ce qui, à force de terroriser, finit par ne plus susciter de réaction autre que celle qui, blasée, ne s'étonne plus de rien,ni à quoi que ce soit, ne saurait s'intéresser. Logée dans le creux de l'oreille, elle s'introduit dans le labyrinthe auriculaire, active la chaîne des osselets, réveille l'étrier,mobilise le marteau qui martèle l'enclume,et résonne le long des parois de la grotte,laquelle communique avec celles de la glotte, assourdissant, en cet interminable crépuscule où la chouette hegelienne inlassablement tarde à prendre son vol, le professeur de français qui ne sait plus s'il dort ou s'il veille.

Quel français enseigner ? Mais le français dans toute son hétérogénéité polymorphe,< ondoyant et divers>, monumental, dirait Philippe Sollers, c'est-à-dire de multiples strates constitué, déconstruisant et se déconstruisant, affirmerait sans hésitation Jacques Derrida, à perte de vue, à perte de vie, le français, soulignerait Jacques Lacan qui, à ma connaissance, jamais n'en parla, travaillé par son autre, ses autres,le français tel qu'on le crie et l'écrit,un peu partout, à l'Académie, mais non moins à l'agora,à la foire aussi bien qu' au forum,le français ne craignant les exigences du purisme, mais ne récusant les droits du solécisme,ne refusant aucun barbarisme, et ne repoussant aucun orthodoxisme,bref le français tel qu'on en peut la mémoire garder et le français tel que jamais on ne le put concevoir,le français tel qu'on le défend et tel qu'on s'en défend, le français riche de ce qu'il est et de ce qu'il n'est pas, pour le meilleur et pour le pire,pour le pire et pour le meilleur, interminablement.

Tout ceci semble renvoyer à un français, en admettant qu'on puisse parler de cela, qui n'en est pas un, tout en étant du français. Et au cas où l'on y verrait quelque contradiction, je m'empresse de préciser que c'est bien de cela que je veux parler : d'un français aussi multiple et varié qu'on le voudra, mais retenant suffisant de traits de son héritage multidimensionnel pour qu'on le puisse

Journée internationale de la Francophonie 2018

identifier, reconnaître et, en même temps, d'un français tellement multiple et varié, tellement éloigné de son passé, comme amnésique et s'ignorant, qu'il résonne d'une trouble et délicieuse étrangeté. Et non pas d'un français, ou même de français pétrifiés, statufiés, momifiés, pour le plaisir des fétichistes et des idéologues, mais pour l'abrutissement et l'asservissement des masses, à commencer par les masses (dites) francophones, qu'elles soient, comme on dit, françaises, ou non. Ce qui est visé ici et qui, d'une certaine manière, devrait présenter des allures d'évidence, évidence nullement à recevoir, à accepter, mais à creuser, à travailler, c'est un français, c'est le français-----mais on ne devrait plus, en toute rigueur, pouvoir dire : *un français, le français*,-----dans toute l'étendue imaginable, et même unimaginable, de ses déploiements et de ses repliements, dans l'infinie fulgurance de ses occurrences et de ses exubérances.

Quel français enseigner ? Cette question, je ne serais point surpris que d'aucuns trouvaient qu'elle relève de la plaisanterie, que c'est une espèce de boutade, comme si la réponse, comme si toute réponse qu'on y pourrait apporter était évidente, était bien connue, trop connue, mais on le devrait savoir depuis un moment déjà, depuis Hegel au moins, on devrait savoir que < le bien connu, parce bien connu, est justement méconnu >, inconnu, d'autant plus inconnu pour ce qui nous concerne ici, que la question, il n'est pas sûr qu'on l'entende vraiment, la probabilité n'étant pas peu élevée qu'on l'entende sans l'entendre, sans y prêter toute l'attention nécessaire et souhaitable.

Quel français enseigner ? Cette question, qui n'est pas qu'une question, car on peut également l'entendre sur le mode exclamatif-----Quoi ! Quel français enseigner ? ! Mais c'est pas une question, ça ! -----, ou encore sur le mode d'une question rhétorique, laquelle ne se formule que pour aussitôt s'annuler, compte tenu de l'affirmation qu'elle comprend et qui la travaille, à être seulement proférée, oralement, sans le support de l'écrit, mais rien qu'au sens traditionnel du mot, car on devrait savoir depuis Derrida, depuis *De la Grammatologie* déjà, ce qu'il en est de l'écriture avant la lettre, de l'écriture à l'oeuvre au niveau de la parole, mais même avec le support de l'écrit, comme je tâcherai de l'indiquer dans quelques instants, ne laisse pas de laisser flotter une certaine indécision, en raison de la polysémie, je dirais même du trait disséminant, dont elle est activement animée. (On peut bien penser qu'il y a de la dissémination, ou de la déconstruction partout-----je renvoie massivement à l'oeuvre de Derrida-----, ou qu'il n'y en a pas, qu'il n'y en a pas du tout, qu'il n'y en a jamais, qu'il n'y a jamais encore déjà, déjà là, de la dissémination, de la déconstruction, la dissémination, la déconstruction étant essentiellement et toujours des 'produits', des 'effets' de lecture et d'écriture. Ici, le trait disséminant, pour peu que l'on sache lire, se donne à lire. J'y viens immédiatement.)

Quel français enseigner ? Comment faut-il l'entendre cela ? Au singulier ? Ou au pluriel ? Au singulier et au pluriel ? Successivement (mais selon quel ordre alors ? et pourquoi ?) ? A la fois ? Le singulier se démultiplie et le pluriel convoque divers singuliers. Même à vouloir entendre le singulier uniquement au singulier, en recourant ou non à l'écrit, le singulier ne suppose pas moins plusieurs singuliers, lesquels sont loin d'être singuliers, sont singulièrement loin d'être singuliers, n'implique pas moins plusieurs français qu'il mobilise aussitôt, et le pluriel fait surgir en même temps,

Journée internationale de la Francophonie 2018

simultanément une multiplicité de singuliers, dont il réduit sans doute, ne serait-ce qu'épisodiquement, la portée, mais sans, à aucun moment, en nier l'hétérogénéité plurielle. Toute la question est de savoir comment, et d'apprendre à, de savoir comment apprendre à tabler sur tous ces pluriels, en nombre théoriquement infini, l'engendrement d'un élément de plus, d'un pluriel supplémentaire étant, en droit et en fait, toujours possible, en même temps. Tâche redoutable, mais pas tout à fait impossible, comme j'espère le montrer plus loin.

Ainsi donc le singulier, au fond, véritablement, n'est pas, ne peut vraiment être, et même là où selon toute apparence, selon toute évidence même, on a affaire à du singulier, au singulier, on est en fait confronté à des pluralités. Le singulier, en admettant que cela existe, doit, pour apparaître, s'apparaître en tant que tel, au moins se dédoubler, de sorte que, pour les humains que nous sommes censés être, le un du singulier, ce que nous croyons pouvoir appeler ainsi, égale en fait à au moins trois ($1 \geq 3$). Quand on dit *le français*, quand on parle *français*, *du français*-----et ça vaut pour toute langue et pour tout-----, on parle toujours de plusieurs français, mais on surtout, on est en train d'en appeler-----qu'on ne le sache n'y change rien,-----à plusieurs autres langues, au latin, au grec, à l'anglais bien sûr, à l'espagnol, à l'arabe, au breton, à l'occitan, au moyen français, à l'ancien français, et à bien d'autres langues encore. S'exprimant *en français*, on ne s'exprime pas qu'en français, de sorte qu'il serait logique de proscrire les expressions du genre *français*, *le français*, *du français*, *en français*, etc., sauf si on les, comme j'invite et exhorte à le faire, veut bien entendre et employer au pluriel. Activement. On (se) demandera peut-être si cela est possible et, quand ce serait possible, si c'est vraiment souhaitable. Nous allons au-devant de redoutables difficultés.

De quoi s'agit-il au fond ? De la pratique plurielle, < monumentale > d'une langue, de la langue, de n'importe quelle langue, de toute langue-----tout le monde aura compris que l'expression *langue* utilisée au singulier est tout au plus une commodité de langage qui ne renvoie à aucun singulier, à aucune unicité-----, ici le français, mais cela vaut pour toute langue. Plus d'une question aussitôt se précipite. Pour commencer, (et il s'agit d'une parenthèse) pourquoi privilégier le français ? Fût-ce au pluriel ? Cette question, cette protestation ne m'a point été explicitement lancée. Je ne la devine pas moins, et pourtant je l'eusse, je les eusse crues nulles et non avenues, non pertinentes, impertinentes, je voudrais pouvoir dire *irrelevantes*, et pas seulement parce que je me trouve, parce que nous nous trouvons ici, à Lusaka, dans un contexte que l'on dit, non sans raison, mais toujours avec un peu trop d'empressement, anglophone ; non pertinentes, impertinentes, en raison de ce que j'ai pu dire. A savoir que LA langue n'existe pas ; il y a toujours, de toujours, et probablement pour toujours, des langues. LE français n'existe pas, pas plus que le FRANCAIS ; je ne puis, je ne dois privilégier le français, ou quelque langue que ce soit, pour la raison toute simple et toute bête, plus haut rappelée, qu'une langue une, unie, uniforme, homogène, que la langue une, etc. n'existe pas, ne peut exister. Mais-----nouvelle parenthèse à l'intérieur de la parenthèse-----, que le français n'existe n'exclut qu'on en fasse un objet, que l'on jugera aussi artificiel et mensonger que l'on voudra, mais qui n'en sera pas moins réel, si je puis dire, qui

Journée internationale de la Francophonie 2018

n'en produira pas moins, pour peu qu'on le tienne pour performant, cet objet, des effets dans la réalité, dans le cours du monde. Et c'est ce qui se passe depuis très longtemps, depuis trop longtemps, depuis toujours peut-être, depuis que les êtres humains firent l'acquisition du langage articulé au moins.

Le langage, la langue, les langues considérés, par cécité ou par nécessité, je veux dire : *par commodité*, sinon par dénégation, quand ce ne serait très consciemment, mais sans avouer le but poursuivi, la fin recherchée et souhaitée, comme univoques, les ambiguïtés qu'ils impliquent et suscitent éloignées, tout effet de polysémie reconnu mais pour être incontinent jugulé, étouffé, ou même nié, la matérialité du signifiant à peu près entièrement méconnue, tout facteur, à tous les sens de ce mot, d'hétérogénéité jugé, moyennant quelques tours de passe-passe ----- passez, muscade -----, insignifiant, le pluriel ne se conjuguant, ne se déclinant qu'en fait, et contre toute apparence d'en tenir aucun compte, au singulier, la voie est libre qui, royale et, comme on dit, démocratique, compte tenu de l'adhésion, muette et bruyante, des masses, grâce au travail acharné de l'obscurantiste toujours prompt à débusquer quelque perspective de gain, mène à la prolifération des idéologèmes, conduit au règne du dogmatisme, et conforte la montée des divers hégémonismes et totalitarismes.

Contre tout cela, certaines pratiques du français, quoique pas qu'elles seules, mais exemplairement peut-être surtout elles, dans la présente configuration géo-économico-politico-culturelle, encore qu'elles ne soient pas, strictement parlant, des exemples, peuvent se révéler salutaires ; non qu'elles apportent, ou même promettent le salut, mais elles pourraient permettre de se protéger et de se prémunir contre les assauts de toute idéologie, d'en ruiner les efforts, d'en déjouer les effets. Jamais, j'ose à peine le signaler, tant cela devrait être patent, de manière définitive, mais selon un mouvement d'infini et d'indéfini recommencement. Le français, ou, si l'on préfère ----- et je préfère -----, certaines pratiques du français, des français ne détiennent, cependant, ni ici ni ailleurs, aucun privilège, mais, comme je le disais à l'instant même, dans la présente configuration dominée par, non pas l'anglais, ni même par l'anglo-américain, mais par le globish, avec tout ce que cela suppose et implique en termes, dirais-je pour simplifier, de volonté uniformisante, c'est le français, plus précisément certaines pratiques du français qui pourraient permettre de lutter contre tout terrorisme, et le terrorisme, terme et concept relativement nouveaux, est-il besoin de le rappeler, nettement plus nouveaux en tout cas que la chose elle-même dont il n'est pas impossible qu'elle ait commencé avec les débuts de la socialisation de l'animal humain, inventés dans des conjonctures très précises, ce n'est pas toujours ce que l'on croit. En effet, compte tenu du passé, du prestige, de la portée actuelle du français, de l'engouement dont il bénéficie, compte tenu de l'image du français, de la représentation que l'on s'en fait, et, à la limite il importe peu, et je pèse mes mots, que cela relève ou non de la réalité des faits, compte tenu du rôle de la France sur la scène internationale, de plus en plus déclinant, surtout depuis quelque temps, hélas, mais toujours pertinent, et des institutions qu'elle encourage et entretient ----- vous me permettrez de n'en aucune mentionner -----, compte tenu primordialement de certaines pratiques langagières, culturelles et de certaines éthiques

Journée internationale de la Francophonie 2018

que nous devons au français, qui nous sont arrivées par le français, grâce au français (voir plus loin), c'est, dirai(s)-je, au français qu'il revient, moins de droit que de fait,(de fait,donc de droit ?) de fournir les moyens, les armes grâce auxquels la résistance contre ce que je propose d'appeler l'*unisme*, contre tout unisme aurait quelque chance de n'être point puérite, dérisoire, inefficace, et comme suicidaire, car d'avance au ridicule vouée, d'assassinat-----en l'occurrence, ce mot n'est qu'un euphémisme,-----menacée.

Admettons, me direz-vous peut-être, qu'il en aille bien ainsi, encore que rien ne soit encore démontré,mais est- ce que ces notions que je privilégie-----aucun privilège ici pour moi, bien évidemment,----- de *pluriel*,d'*hétérogénéité*,d e *déconstruction* ne risquent d'induire des effets de confusion, d'aggraver la complexité de la question, voire de conduire à l'anarchie, sinon au nihilisme ? Et quand on sait le sort généralement réservé à l'anarchisme et au nihilisme----- négation, intériorisation, domestication et récupération-----, n'y a-t-il pas de quoi s'interroger ? En effet, ces risques sont bien réels,mais,pour être réels, ils n'en sont pas inexorables, fatidiques, définitifs.Grâce au français, par la grâce du français, ou plutôt par la grâce de certaines pratiques langagières à partir du français, à partir de ce qu'on nomme familièrement *le français*-----vous savez, vous ne m'avez pas attendu pour savoir et nous savons comment il sied d'entendre cela :*le français* -----, que l'on est tenté de dire autorisées ou rendues possibles par le français, surtout par le français et en français, quoique pas uniquement par le français ni exclusivement en français,se dessine la possibilité, sinon la promesse -----mais aucunement la garantie-----, d'une éthique, d'une proaïrétique qui,l'attention rivée sur le fonctionnement de la langue, du langage en général, fait, dans un esprit de coopération et de convivialité, communiquer les langues. Ce qui, de cela, de cette confrontation active et accueillante,nullement hostile quoique impitoyable, se trouve ébranlé, c'est la prétendue autarcie de toute langue, cependant que s'affirment l'hétérogénéité de la langue et le pluriel de son fonctionnement. Ce travail sur la langue,autour et de la langue, on le peut, pour peu qu'on s'avise de lire,c'est-à-dire d'être attentif à toutes les ressources et implications de la langue que la lecture dé-couvre non moins qu'elle invente, sans que cela signifie qu'elle se laisse aller à y introduire ce qu'elle veut,ou n'importe quoi, voir à l'œuvre notamment, et entre autres, dans l'œuvre de Philippe Sollers,ou encore dans celles Denis Roche ou de Pierre Guyotat, mais déjà chez Mallarmé,voire chez Rabelais, et chez tant d'autres qui écrivent en français, à partir du français. Il s'agit d'un travail qui, conscient du fait que toute langue renvoie toujours à d'autres langues, que toute langue,c'est toujours au moins 'plus d'une langue' (Derrida),et que tout signifiant fait toujours signe vers plus d'un signifié, cependant que le signifié, à son tour, renvoie à d'autres signifiants qui renvoient à d'autres signifiés qui....., interrompant ainsi le mouvement de la signification pour réactiver la dynamique de la chaîne des signifiants, du langage,désarçonne toute assurance du sens. Et l'assurance du sens, toute assurance du sens paralysée, c'est la possibilité même de l'idéologie qui se trouve menacée et, sinon éliminée,du moins, éloignée. Jamais définitivement cependant ; mais le travail de la langue,lequel ne s'achève jamais et qu'il faut toujours recommencer, faute de quoi on laisse le champ libre pour tout retour de l'idéologie,qui,constamment et sans relâche, met en scène la mobilité du signifiant (qui indique toujours dans plusieurs sens à la fois), rappelle en permanence

Journée internationale de la Francophonie 2018

l'hétérogénéité fondamentale de toute langue qui, pour fonctionner, doit toujours renvoyer à d'autres langues, véritablement désarticule, déconstruit les ressorts de l'idéologie et en annule les effets, pour instaurer un espace de jeu au sein duquel, aucune des virtualités du langage n'étant niée, c'est la liberté du sujet qui se trouve promue, liberté de n'être point soumis à la dictature du sens, lequel est toujours au moins un peu arbitraire-----et la dictature du sens, nous ne le savons que trop, c'est toujours, à brève ou longue échéance, le risque du dogmatisme, et donc du terrorisme, de la toute-puissance de l'État policier,-----et surtout liberté d'explorer toutes les facettes de la langue, du langage, liberté ressentie comme nécessité de partir à la découverte de tous les aspects possibles du langage et d'en inventer de nouveaux, de sans cesse réinventer la langue pour, à travers la langue nouvellement créée, la sienne propre qui l'ancienne nie tout en la conservant, s'engager avec les êtres et les choses dans des relations qui témoignent autant de sa liberté conquise au regard de tout ce qui et de tous ceux qui auront contribué et continuent de contribuer à la structuration de son être, que de sa volonté de ne point empiéter sur la liberté des autres d'aller, eux aussi, à la découverte du langage. Car il faut bien tâcher de partir à la découverte de la langue, du langage, non seulement parce que, pour les êtres que nous ne sommes, rien n'est possible sauf par le biais du langage, par, avec et dans, voire contre, le langage, mais aussi parce que le langage, la langue ne sont jamais donnés une fois pour toutes.

Le sujet humain ne pense, parle, agit, ne vit que dans l'élément du langage, celui de la langue surtout, de celle dans laquelle il est né et a été élevé. La plupart du temps, il ne soupçonne même pas-----et comment le pourrait-il quand tout (la société, l'État, les exigences de la vie quotidienne, etc.) y semble s'opposer,-----l'importance du langage, réduit à n'être qu'un instrument, dans la conduite de sa vie à lui. Il se contente de recevoir la langue, de répéter, d'imiter, et ainsi va sa vie, sans originalité aucune, sans qu'il y apporte quelque touche personnelle. À la limite, c'est comme s'il ne vivait pas. Mais de comprendre ce qu'il en est du langage, de la langue, de comprendre, lisant Derrida et Lacan, qu'il n'y a rien de plus incertain que le sens, il ne peut plus continuer à répéter, à imiter, comme il le faisait jusque-là, il ne peut plus rêver de s'imposer ; de comprendre que faire acte de langage, ce n'est pas simplement redire ce qu'on a appris, mais inventer son propre langage à soi, comme le font Sollers et Denis Roche, et comme le faisait déjà le grand Racine, il ne peut pas ne pas vouloir trouver son langage à lui, libre, autant que possible, de tout et de tous, ne faisant obstacle à rien ni personne, sauf là où la liberté -----et la justice aussi, car la liberté, c'est avant tout la liberté de mener sa vie à soi, sans nuire à celle des autres, quels qu'ils soient, la liberté d'être juste, de s'évertuer à être juste,-----, s'agit-il de la liberté, c'est-à-dire également de l'intégrité, d'un seul être, quel qu'il soit (être humain, animal, plante, chose, etc.) se trouve en danger. Comme on le peut voir, il n'y a rien là qui puisse présenter des connotations de nihilisme ou d'anarchisme, du moins au sens courant de ces termes. Bien au contraire, ce que ces pratiques plurielles et de type déconstructif énoncent ou annoncent, c'est l'affirmation joyeuse et dénuée de tout ressentiment de la vie dans le refus de tout ce qui la peut contrarier. Et cela est possible grâce au français, par la grâce du français, par la grâce de certaines pratiques langagières à partir du français surtout, grâce à Sollers, à Denis Roche, à Rabelais, à Racine, à Mallarmé, à Céline et

Journée internationale de la Francophonie 2018

à tant d'autres, sans oublier les professeurs de français qui enseignent cette langue en enseignant à lire Racine, Mallarmé, Sollers, etc.

Grâce au français, *par la grâce du français* : je n'ai point à rappeler, à vous rappeler que je ne crois en aucun monopole du français ; j'ai d'autant moins à le rappeler que les pratiques auxquelles j'ai plus haut fait allusion sont possibles dans d'autres langues, et les œuvres de Cervantès, de Hölderlin et de Joyce, pour ne citer qu'eux, sont là qui le disent amplement, et que LE français lui-même n'existe pas, ce qu'on appelle *le français* étant travaillé par d'autres langues. Mais il n'est même pas nécessaire d'aller chercher du côté de ces autres langues qui de l'intérieur même burinent le français ou d'évoquer les multiples emprunts que le français fait à d'autres langues pour savoir que LE français n'existe pas. Il suffit pour cela de considérer les différentes variétés de français qui se pratiquent en France même. Néanmoins, il faut bien commencer quelque part ; pas n'importe où cependant, ni n'importe comment. Tout commencement-----mais il n'y a pas, à proprement parler, de commencement, le commencement faisant toujours signe vers ce qui le précède qui, lui-même, renvoie à une autre instance qui le précède qui.....et ainsi de suite sans pouvoir remonter à une origine assignable-----, tout commencement empirique, si l'on préfère, suppose un lien de type anaphorique, ou encore citationnel, avec une forme normative, avec une orthodoxie qui chronologiquement et logiquement le précède, l'informe, le conditionne même, du moins jusqu'à un certain point, lequel n'est jamais aisé à déterminer toutefois, seule la lecture pouvant permettre de dire ce qu'il en est. La forme normative, l'orthodoxie en question qui, dans un premier temps, renvoient au parler en vigueur au sein de la famille, au parler des parents, bien plus souvent qu'on ne le croit au parler d'un seul parent, renvoient, en dernière instance à la langue en tant qu'institution, à la grammaire, à ce que l'on nomme *l'usage*, sinon *le bon usage*. A tort et/ou à raison. Il importe ici de préciser, ou de rappeler, vu qu'il s'agit d'une évidence, que ce que l'on désigne du terme d'institution n'a ni la fixité inamovible, ni la rigidité, cadavérique ou non, que l'on se plaît souvent à croire, et n'est pas non plus de part en part arbitraire, comme s'il pouvait exister quoi que ce fût qui fût entièrement arbitraire. Certes, il faut un fort élément de stabilité à toute institution pour pouvoir fonctionner, mais elle n'évolue pas moins. La langue, en tant qu'institution, évolue, à la faveur du comportement, de l'action du locuteur, des locuteurs qui ne se contentent pas, qui se contentent rarement de la simplement accueillir et recevoir passivement. Cependant, tout en évoluant, d'une évolution lente, à peine perceptible la plupart du temps si ce n'est après coup, l'institution de la langue, l'institution qu'est la langue, la langue, en tant que norme, en tant qu'orthodoxie, constitue le point de départ grâce auquel le sujet parlant pourra faire acte de parole, de langage.

En disant *grâce au français*, *par la grâce du français*, nous faisons, bien sûr, référence à ce français normatif, à ce français standard si l'on préfère, à ce point de départ sans lequel aucune pratique de la langue, en tant que française, ne serait possible. Mais nous n'avons pas que cela à l'esprit. Nous ne pensons même pas, encore qu'il y faille sans doute également penser, au charme, à la beauté de la langue dite française, et y rendre grâce-----toute la question cependant est de savoir comment s'y prendre pour cela-----, nous ne pensons même pas à la faveur qu'accorderait la langue

Journée internationale de la Francophonie 2018

française, à l'action heureuse qu'elle exercerait ; nous avons plutôt en tête ces pratiques langagières à partir du français qui permettent, en explorant les virtualités de la langue, en rappelant l'hétérogénéité qui lui est inhérente, en interrompant le mouvement de la signification, de lutter pied à pied contre les offensives de l'idéologie, de promouvoir le dialogue des langues et de contribuer à l'avènement d'un espace de justice, de convivialité et de paix. Nous pensons à Mallarmé, à Sollers, à Derrida, à Lacan. Cependant, *grâce au français, par la grâce du français*, la grâce du français, ce ne sont pas les seules œuvres de Mallarmé, Sollers, Derrida, Lacan, etc. en tant que travaux achevés, déjà là, disponibles, et dont il faudrait que l'on s'inspirât, par exemple, dont on aurait intérêt à s'inspirer, dont il faudrait extraire la leçon, pour les ensuite imiter ; il s'agit bien des travaux de Sollers, Lacan, etc., du travail de Mallarmé, de Derrida, mais en tant qu'espaces à parcourir, à dé-couvrir, à revoir pour les réinventer, y ajoutant la note personnelle qui signe l'inscription de son travail de lecture et d'écriture à soi, nullement pour leur faire dire n'importe quoi ou ce qu'on voudrait très subjectivement afin de satisfaire ses fantasmes à soi, mais pour les laisser intacts tout en les déplaçant, 'le tout selon un espacement de la lecture', lequel, impossibilisant la suprématie du sens, ouvre un espace de jeu qui met à mal toute violence idéologique et remet en mouvement la chaîne des signifiants qui, de mobiliser tous une égale attention, fonde une éthique, à constamment renouveler, privilégiant l'accueil à tout signifiant dans son altérité et dans son hétérogénéité, rendant ainsi possible l'exercice de la justice, le prélude à la convivialité et à la paix, dans le respect de tout et de tous. On n'en est pas encore là ; encore faut-il que que tout le monde veuille bien, en ayant compris la nécessité, apprendre à lire, à écrire. Et cela passe par le français, par certaines pratiques (Rabelais, Racine, Mallarmé, Sollers, Derrida, Lacan, pour n'en mentionner que quelques-unes,) à partir du français.

Encore une fois, qu'on m'excuse de le répéter, je ne songe nullement à quelque prérogative du français, je ne vise aucunement quelque vertu inhérente au français et au français seul. J'y songe d'autant moins que, comme je l'ai tantôt rappelé, LE français n'existe pas ; j'y songe d'autant moins que ces pratiques auxquelles j'ai plus haut fait allusion, ne sont pas moins possibles dans d'autres langues, et les œuvres de Dante, de Hölderlin, de Cervantès déjà, de Joyce bien entendu, et de tant d'autres, sont là qui, si je puis dire, en fournissent le témoignage. Cela dit, il faut bien, tout de même, reconnaître que les grandes avancées, au vingtième siècle surtout, dans les domaines du structuralisme, du surréalisme, de l'écriture en général, avec le groupe Tel Quel, se sont produites à partir du français. Ne serait-ce que pour cela, le français mériterait une attention particulière, Et puis n'importe comment, nous sommes ici réunis pour parler de l'enseignement du français. Il est question de savoir quel français enseigner ; à cette question, nous pensons avoir déjà apporté, encore que nous n'ayons rien découvert ou inventé, la, les réponses nécessaires. Notre tâche ne s'en trouve, pour autant ou pour si peu, achevée. Il faut encore essayer de dire comment enseigner le français, surtout que l'enseignement du français ne saurait avoir pour finalité le seul enseignement ou la maîtrise du français. Il s'agit de cela aussi bien sûr, mais il s'agit de bien plus que de cela. Ce dont il est question et ce qui est en question, c'est la paix du monde, la vie dans le respect de tout et de tous, exception faite, cela va de soi, de ce qui y peut faire agression, c'est la justice et la convivialité entre les êtres eux-mêmes et entre les êtres et les choses. Et certaines pratiques à partir du français,

Journée internationale de la Francophonie 2018

qui fragilisant le sens et l'idéologie, disqualifient toute posture de maîtrise, tout en conviant à une attention infinie au mouvement de tout signifiant, quel qu'il soit-----être humain, animal, plante, chose, etc.-----, dans le souci de son altérité et de son inépuisabilité, y peuvent contribuer. *Y peuvent contribuer*, c'est assez dire qu'il s'agit là d'une tâche interminable, qu'il faut sans cesse et toujours recommencer, faute de quoi on laisse la voie libre à la dictature du sens, au règne de l'idéologie et à l'affirmation de soi au détriment de l'autre, de tout autre, de tous les autres, bref à l'oppression et à la domination. Il faut donc enseigner le français et le rôle du professeur, ou de l'enseignant, de français, est, puisqu'il y va de la paix du monde, au monde, infiniment plus considérable, plus effrayant même qu'on ne le saurait soupçonner.

Comment enseigner le français cependant ? Je préfère l'annoncer tout de suite, je n'ai pas à cette question de réponse même médiocrement satisfaisante. Je tenterai tout de même de proposer un élément de réponse. Mais Bruno Maurer nous met peut-être sur la voie, qui, l'autre jour, a proposé des indications quant à ce que à quoi peut ressembler un enseignement pluriel. Pour ma part, et puisqu'il faut bien commencer quelque part et que le commencement est toujours ardu-----'Aller anfang, disait Marx, ist schwer gilt in jeder wissenschaft '-----, je suggérerais que l'on commençât très classiquement, se fiant à ce qui, à tort ou à raison, à tort et à raison, passe pour consacré. Il y a pour cela de très bons et même d'excellents manuels de grammaire, des cours de langue et des livres d'exercices. Claude Augé, Pierre Larousse, Macquet et Flot, Damourette et Pichon, Wagner et Pinchon, Grevisse, bien entendu, sans oublier Bescherelle ni, plus près de nous, Hartmann et Dutreuilh, constituent probablement, quoi qu'en disent ceux qui, avec une légèreté confinante à de l'insolence, sinon à de la sottise, croient pouvoir les décréter désuets et, donc, inutiles, des armes, des outils inégalés pour la domestication, l'acquisition et l'intériorisation des différentes règles, qu'elles soient d'ordre grammatical, morphologique, syntaxique, lexical, stylistique ou sémantique. De plus, ces grammairiens, ces savants proposent à l'attention non moins qu'à l'admiration du jeune lecteur, et peut-être également à l'émerveillement de tout lecteur, des extraits d'auteurs dont la qualité et la beauté de langage sont à peu près irréprochables, favorisant l'amour de la langue, encourageant le désir de la mieux connaître et insufflant des inclinations à un mimétisme qui devrait, dans la mesure où les exemples proposés (Rousseau, Voltaire, Balzac, etc.) invitent bien plus au dépassement de soi qu'ils ne convient à de l'imitation toute bête et servile, chasser toute tentation, la moindre comprise, de psittacisme ; n'oublions également que ces grammairiens ont permis que certains auteurs ne soient pas entièrement oubliés. Qui encore se souviendrait de Vallès ou de Lamennais sans Macquet et Flot ? Népomucène Lemercier survit grâce à Pierre Larousse qui en a fait presque, dans sa grammaire, un personnage de légende. Mais, Larousse nonobstant, l'œuvre de Lemercier, de cet homme qui eut le front de s'opposer à Hugo avec une peu commune énergie, et dont on est tenté, à entendre son nom, de s'enquérir au sujet de son identité, de demander, incrédule et perplexe, s'il a effectivement existé, gît-----c'est le cas de le dire,----- aujourd'hui dans un oubli tel qu'il ne semble que rien ni personne ne l'en puissent sauver, et sans Pierre Larousse, on ne connaîtrait même son nom. Saurait-on quoi que ce soit de Jean-Baptiste Rousseau, de Maurice et

Journée internationale de la Francophonie 2018

Eugénie de Guérin sans Claude Augé et Pierre Larousse ? Peut-être, mais qu'est-ce qu'ils auront contribué pour que ces auteurs ne soient pas entièrement méconnus !

Ce que ces illustres grammairiens promeuvent, c'est une immersion dans ce qu'on peut, sans exagération, appeler l'état optimal de la langue. Ils aident, par le biais des explications et des analyses qu'ils proposent et grâce aux exemples qu'ils choisissent d'auteurs reconnus, à juste titre, pour la qualité de leur langage, à mieux connaître et à posséder la langue. Mais cette immersion ne serait point complète, ne serait même possible sans l'apport du professeur dont la mission est aussi difficile que décisive. Il lui faut veiller à ce que l'apprenant, l'élève qu'il a pour devoir d'élever afin qu'il se puisse élever, ne soit exposé, ne s'expose qu'aux meilleures pratiques, tant orales qu'écrites, de la langue. La tâche est d'autant plus ardue qu'un peu partout, au sein de la famille, dans la rue, à la radio, à la télévision, dans la presse, dans le monde dit des arts et des spectacles, dans l'Administration, dans le domaine de l'édition et même, ô scandale !, à l'école, dans l'enseignement, on est exposé à, on est agressé par des pratiques du français dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles sont loin d'être très soignées. L'État aurait là un rôle capital à jouer ; mais comme on ne peut rien attendre de bon, sauf miracle, des gouvernants, des politiques en général, et de leurs créatures, c'est surtout, voire uniquement au professeur, à l'enseignant que revient cette fonction redoutable. Et hélas ! tous les enseignants n'en sont pas. Se pose ici la question de la formation et du recrutement de l'enseignant ; mais là encore, c'est à l'enseignant, aux enseignants à s'efforcer d'y mettre bon ordre.

L'enseignement du français, s'agit-il de ce français pluriel, polymorphe, aux allures disséminantes auquel j'ai plus haut fait allusion, ne saurait, ne doit pas, ai-je avancé, constituer de fin en soi. L'amour de la langue, développé grâce à la fréquentation de Racine et de Mallarmé, peut conduire à un certain fétichisme-----et le fétichisme est toujours plus ou moins suspect, car reposant sur un malentendu entre le fétichiste et l'objet de sa passion, ce qu'il croit être l'objet de sa passion : ce n'est que pour n'avoir rien ou presque rien compris à Racine ou Mallarmé que l'on sera tenté de fétichiser, si tant est que cela soit possible (mais le fétichisme repose sur un malentendu) *Phèdre* ou *Le coup de dés*, et ceux qui auront appris à lire savent, devraient savoir que le fétichisme est rigoureusement impossible-----, sinon, *horribile dictu*, à du chauvinisme, ou encore à, surtout chez le locuteur qui n'a pas, comme on dit, pour langue le français, mais pas seulement chez lui, des effets d'aliénation. Il (l'amour de la langue) n'y conduit pas forcément ; le risque n'en est pas moins bien réel cependant. Quelque innocent que soit le péché d'hédonisme ou d'eudémonisme, l'hédonisme et l'eudémonisme deviennent coupables dès lors qu'ils rendent sourd à toute considération autre que le plaisir. Si un certain hédonisme débouche bel et bien sur du fétichisme, pousse au chauvinisme et produit des effets aliénants du fait que le sujet s'accommode de la contemplation essentiellement passive de la langue telle qu'elle est célébrée par les autres, par les grands auteurs, sans songer à créer sa langue, son langage à lui, un autre hédonisme est possible qui, un enseignement mettant l'accent sur le pluriel de la langue, insistant sur l'hétérogénéité qui la travaille en son sein, minant la notion de sens, surtout celle de sens achevé, aidant, repose sur la créativité du sujet forgeant son propre langage. Pour son plaisir, mais aussi pour son autonomie de sujet, pour sa liberté, et surtout pour des

Journée internationale de la Francophonie 2018

relations justes et respectueuses vis-à-vis de tout et de tous. Cet enseignement – là se fera surtout à partir du travail d'écrivains et de poètes qui explorent sans arrêt, qui s'obligent à sans arrêt explorer les virtualités infinies de la langue pour créer des textes jamais clos sur eux-mêmes, mais il n'exploitera pas moins les ressources des textes réputés classiques, censés fermés sur eux-mêmes pour démontrer qu'au fond il n'y a jamais de texte, d'occurrence linguistique, d'acte langagier dont on puisse affirmer qu'ils constituent des structures entièrement closes. Et on pourrait même se demander si, en un sens, ces textes dits classiques ne sont pas, en raison de la facilité relative avec laquelle on les peut aborder et dans la mesure où l'on donne à voir et à comprendre, tâche essentielle de l'enseignant, qu'ils ne sont nullement verrouillés de l'intérieur, mieux appropriés. Mais quelles que soient la justesse et la validité de cette interrogation, on se concentrera bien plus sur des textes qui, réinventant la langue, la rendent comme étrangère à elle-même pour corroder toute assurance du sens et abolir tout fantasme d'autorité, on se concentrera sur Mallarmé, sur Sollers, sur Derrida, sur Lacan, et sur bien d'autres encore, cela va de soi. On se concentrera sur Mallarmé, Lautréamont, Blanchot, Céline, Denis Roche, etc. parce que ces auteurs, ces textes mettent en scène ----- jamais de manière ponctuelle et achevée, et c'est au lecteur à effectuer tout le travail de lecture, de réécriture et d'écriture ----- l'impossibilité de tout discours idéologique et procèdent à la dissolution active du sens, sont agencés de telle sorte que le lecteur est comme contraint de s'évertuer à n'en ignorer aucun aspect, rendent intenable toute posture de maîtrise de la part du sujet dans la mesure où il n'en finit jamais, ne peut jamais en finir d'explorer les possibilités de chaque signifiant et, par conséquent, invitent à une attitude de retenue et de modestie dans le respect, dans un interminable effort de respect de tout et de tous. Mais on ne commencera pas par diriger ses efforts sur Mallarmé ou Sollers ; de même qu'en musique on n'aura pas la sottise prétention de créer son propre langage ou de faire du Webern avant d'avoir appris le solfège, l'harmonie et le contrepoint, et qu'en peinture on n'aura pas la témérité de se mettre en tête d'inventer ses couleurs à soi ou de faire du Pollock avant d'avoir maîtrisé les règles du dessin, de la perspective et de la composition, on se laissera d'abord, le professeur s'appliquant à la tâche qu'il s'est, dans un moment de folie furieuse peut-être, choisie, initié aux règles de la grammaire et de la syntaxe ; on continuera en étudiant les différentes catégories lexicales ; la fréquentation des classiques, comme on dit, permettra d'apprécier des trésors de style, et, lisant par-dessus l'épaule du professeur qui corrige, qui propose, faisant en permanence des références explicites ou tues à Balzac, à Maupassant, à Flaubert, et bientôt à Proust, à Céline et à Sollers, l'élève, l'apprenant ----- c'est là un mot qui aux yeux de certains aurait une portée révolutionnaire, on aimerait bien savoir pourquoi, ou plutôt, on préférerait ne pas le savoir -----, l'étudiant écrit, rature, corrige, part à la découverte de pratiques linguistiques et langagières jusque-là insoupçonnées et graduellement se met à comprendre la nécessité où il se trouve d'inventer sa langue à lui.

Pourquoi serait-ce là une nécessité ? Et est-ce vraiment le rôle du professeur de français de faire de chaque élève un futur écrivain ou poète ? Cela suppose bien des compétences de la part du professeur, de l'enseignant, cela suppose qu'il soit lui-même au moins un peu poète ou écrivain. Pourquoi pas, si cela fait de lui un meilleur enseignant ? L'enseignement du français ne saurait, ai-je

Journée internationale de la Francophonie 2018

plus haut avancé, avoir pour finalité le seul enseignement du français, vu que vivre, quand bien même on eût choisi de passer sa vie à enseigner ou /et à apprendre le français, ce n'est pas seulement enseigner ou / et apprendre le français ;vivre ne s'y saurait réduire,non seulement parce que ce serait un appauvrissement, parce que LE français n'existe pas, mais encore et surtout parce que cela pourrait encourager des formes d'autoritarisme, voire de totalitarisme. En effet, à faire de l'enseignement du français, autrement dit du français lui-même, qu'il y en ait ou pas, le but suprême, sinon le seul but d'une existence humaine, on ne peut, le fit-on en toute modestie, qu'œuvrer dans le sens d'une glorification excessive et exclusive,peut-être même à ce que vous me permettez d'appeler une *absolutisation* du français. De là à des formes,ou du moins à des volontés, en tout cas à des risques, d'autoritarisme, d'hégémonisme.sinon d'impérialisme, le pas est, pour peu que se répande une idéologie -----et on pourra difficilement éviter cela,-----du français,langue supérieure ou tout simplement la plus belle d'entre toutes,langue des gens bien,cultivés et civilisés, est franchi non sans célérité, même si les effets de la négation que ce pas implique ne se font pas immédiatement sentir,et c'est, comme on ne l'ignore,bien plus grave encore.

Mais de quoi s'agit-il au fond ? De l'enseignement du français, bien entendu ;et dans quel but ? Celui de faire de tout apprenant un écrivain ? Encore qu'il n'y ait aucun mal à cela, bien au contraire, ce n'est même pas à cela que je pense ; surtout si l'on entend les termes *écrivain,écriture* comme on le fait d'habitude. Par contre, si par *écrire*, on vise cette relation complexe et différenciée qui, jamais la même, se réinvente en permanence dans un effort aussi inlassable qu'interminable de tenir compte de, de respecter l'altérité, l'hétérogénéité et l'inépuisabilité.l'infini quoi ! de tout être et de toute chose,de tout signifiant en général, je veux bien que l'enseignement du français ait pour finalité-----mais tout le monde aura tout de suite compris qu'il ne peut s'agir que d'une finalité sans fin,-----de faire de chaque apprenant un écrivain.Cela dit, il me faut bien réitérer,même si vous l'avez parfaitement compris,que ni l'enseignement du français ni le français ne jouissent d'aucun privilège. De plus, je dois également préciser qu'en disant *du français, le français*, je m'exprime plutôt mal, non seulement pour les raisons déjà évoquées,mais aussi et surtout parce que le français-----et il en va de même pour toute langue,-----n'existe que grâce aux locuteurs francophones, lesquels,il est vrai, doivent leur existence de sujets parlants au français ;cependant, ce n'est pas comme si ce français-là, le passé de la langue si l'on veut, ou encore le trésor de la langue, vivait d'une vie pleine et autonome. Ce passé, ce trésor ne se mettent à véritablement exister qu'à partir du moment où les locuteurs en réactivent la dynamique,laquelle n'est pas donnée une fois pour toutes, mais doit toujours être réinventée. C'est comme si la langue existait et n'existait pas en même temps.

Comme si la langue existait et n'existait pas en même temps : c'est ce que l'enseignement du français aura à mettre en évidence, à constamment remettre en évidence. La tâche de l'enseignant consistera autant à faire découvrir le passé de la langue à l'apprenant, à l'élève,qu'à l'inciter à s'en relativement libérer pour forger la sienne propre, celle qui fera de lui un sujet libre. Pour ce, il lui faudra, à l'enseignant,commencer,comme je l'ai déjà dit, par exposer l'élève aux pratiques tenues pour les

Journée internationale de la Francophonie 2018

meilleures de la langue-----je renvoie surtout aux grammairiens déjà mentionnés, aux grands classiques, aux auteurs qui frappent d'étonnement par le travail auquel ils soumettent la langue-----, après quoi il le mettra en contact avec des œuvres de plus en plus complexes et sophistiquées,lesquelles ne peuvent, lui faisant comprendre que la langue n'est pas que l'instrument de communication, ou même d'expression que l'on croit, qu'ouvrir de nouvelles perspectives quant à la structure et au fonctionnement de la langue, du langage, avant de l'amener,grâce à l'exploration de Mallarmé, de Sollers et de bien d'autres, à bien saisir que pour cet être qui ne vit que par, dans et pour le langage, lequel se,pour lui, limite dans la plupart des cas à une langue, à une seule langue qui, toutefois, n'est jamais une,que pour l'être humain,vivre, c'est faire acte de langage. Il est bien vrai qu'il est impossible,quasi impossible, si vous préférez, de faire acte de langage tout seul ; il faut bien qu'il y ait eu des devanciers et des antécédents, il faut bien que la langue existe déjà, qu'il y ait,avant même que le sujet ne se mette à apprendre à parler, des états de la langue ; cependant à se simplement soumettre-----encore que cela n'ait rien de simple,-----aux états de la langue auxquels il se trouve exposé, ou même à les imiter,le sujet humain ne fait pas vraiment, pas encore acte de langage. S'il lui faut commencer par se tourner vers la langue, les états de la langue, il lui faut,en même temps, à moins qu'il ne veuille mener une existence servile et aliénée,inventer son propre langage à lui, comme si la langue existait et n'existait pas en même temps.

Ce qui est en jeu, c'est la liberté et la dignité du sujet humain, et certaines pratiques du français,à partir du français, quoique pas elles seules,comme je l'ai maintes fois précisé, mais peut-être, du moins depuis un certain temps et jusqu'à présent encore, surtout elles (Racine,Mallarmé, Sollers,etc.) et en tant que pratiques à dé-couvrir, à redécouvrir,à réinventer, peuvent, grâce au concours de l'enseignant,stimuler cet appétit de liberté et de dignité.Toutefois, il ne s'agit pas de promouvoir la liberté et la dignité pour soi seul ; l'être humain ne vit jamais seul, il est toujours,selon différentes modalités, en relation avec de multiples formes d'altérité, et sa liberté, sa dignité à lui ne sont possibles que si les autres aussi, quels qu'ils soient, ont droit à la liberté et à la dignité. Non seulement parce que la non-liberté et la non-dignité pour tout autre que lui peuvent constituer de sérieuses menaces pour sa liberté et sa dignité à lui en raison des réactions d'agressivité possibles,mais aussi parce qu'elles(sa liberté et sa dignité) ne peuvent-----et cela,en un sens, revient au même, quoique différemment,-----qu'en être souillées.

Qu'est-ce à dire ? La liberté en question, ce n'est pas autre chose que la liberté d'entretenir avec les êtres et les choses, avec tout signifiant-----et l'univers n'est peuplé que de signifiants,-----une relation sans soumission ni domination qui s'efforce de respecter l'être de l'autre dans son infinie hétérogénéité et dans son altérité. Et pourquoi importe-t-il qu'il en soit ainsi ? Pas seulement pour que son être à soi soit également respecté, mais aussi et surtout parce qu'il y va de la justice, laquelle ne saurait exister que si l'être de chacun, de chaque être non moins que de chaque objet, est respecté, de la convivialité,impossible sans la justice, et de la paix sur terre,inconcevable sans l'harmonie conviviale entre les êtres eux-mêmes et entre les êtres et les choses.Bien entendu, ce respect, cette relation-----ce qui s'appelle vivre,-----ne renvoient

Journée internationale de la Francophonie 2018

jamais à quoi que ce soit d'achevé une fois pour toutes-----ce serait trop facile, si cela était possible,sans compter que ce serait l'équivalent d'un blanc-seing à tout discours, à toute pratique idéologique-----, mais plutôt à une tâche interminable qu'on n'en finit jamais d'accomplir, le signifiant, tout signifiant réservant toujours un surplus, un supplément qui ne se laisse jamais entièrement dominer, maîtriser.Certaines pratiques du français, à partir du français (encore une fois Mallarmé, Sollers, etc.) qui activement mettent en scène l'incommensurabilité de tout signifiant dans son hétérogénéité constitutive et dans son altérité en agençant et en disposant les unités, qui ne sont pas,ou plus des unités, dans la mesure où elles font toujours signe dans le sens d'autres éléments,le tout s'espçant et se diffractant-----mais il s'agit là de tout le travail de l'écriture et de la lecture-----, de langage de manière telle que toute assurance du sens s'en trouve saccagée cependant que se confirme l'inexhaustibilité du signifiant lui-même,peuvent permettre l'instauration de cette relation de respect, laquelle, il me faut bien le préciser, n'exclut pas un certain plaisir,une certaine jouissance même.

On peut sans doute-----mais le peut-on vraiment ?-----songer à la liberté,à la dignité, à la paix pour soi seul et il y en a qui ne s'en privent pas. Cependant, c'est là, au mieux, une méprise,sinon une sottise,quand,pire, ce ne serait une obscénité. Aucun être ne vit jamais entièrement seul, chacun dépend d'une manière ou d'une autre de quelque autre et, pour le sujet humain, soit dit pour m'en tenir, pour nous en tenir au seul sujet humain,vivre, c'est nécessairement être au monde,être avec autrui.Même la plus grande liberté ne garantit un être-au-monde, un être-avec-autrui dans toute la plénitude souhaitable ; qu'on essaie donc de comprendre-----je ne dis pas : *de se représenter*, vu qu'il s'agit de, si je puis dire, la chose la plus répandue au monde,-----ce que peut être une vie sans liberté. Pas de dignité possible sans liberté,et il suffit que la liberté et la dignité d'un seul soient mises en péril, pour que celles de tous les autres le soient également, du moins potentiellement, et c'est déjà passablement grave. Nul doute qu'ils soient nombreux, très nombreux même à penser que seules comptent leur liberté et leur dignité à eux et qu'ils n'ont rien, vu les circonstances dans lesquelles ils évoluent,à redouter de ce que celles des autres soient piétinées.Outre qu'ils se trompent, on se doit, entre la tristesse et l'indignation, de s'interroger sur cette catégorie d'êtres capables d'assister avec un souverain détachement à l'écrasement et à l'humiliation d'autrui,quand ils n'y seraient complètement indifférents.Mais, certain enseignement du français qui, s'appuyant principalement,pas uniquement, sur les les textes de Rabelais, de Mallarmé, de Sollers, de Denis Roche, qui, surtout,s'employant à d'un texte en apparence très classique, refermé sur lui-même,montrer qu'il n'en est rien, qu'il ne réserve pas moins, pourvu qu'on lise-----et l'enseignant est là pour cela,pour apprendre à lire-----, des sorties,et que donc il est loin d'être fermé, même s'il ne souffre la comparaison avec ces textes travaillés pour illustrer le fonctionnement de la langue, du langage, insiste sur l'attention à être également accordée à chaque signifiant dans toute sa vastitude possible, sans qu'il soit à aucun d'entre eux quelque privilège attribué,par souci de justice, par volonté de respect de l'autre, ou encore par crainte du ridicule,vu que sans cette attention également accordée....., il n'y a pas de lecture, il n'y a pas de véritable être-avec-autrui,on ne vit pas vraiment,peut,pourrait empêcher toute indifférence à

Journée internationale de la Francophonie 2018

l'écrasement, à l'humiliation de qui que ce soit, et même de quoi que ce soit, peut, pourrait donc contribuer à la justice entre les êtres eux-mêmes et entre les êtres et les choses, dans la mesure où il (cet enseignement-là) fait injonction de ne négliger aucun signifiant, ce qui, n'importe qui l'aura compris, ne veut nullement dire que tous les signifiants soient égaux. Et certain enseignement du français peut justement créer un intérêt pour la différence, l'hétérogénéité, l'altérité de chaque signifiant en son irremplaçable singularité.

Toutefois, il sied de toujours à l'esprit garder que cet enseignement-là ne s'achève pas, ne s'achève jamais ; en admettant qu'il commence avec l'enseignant de français, il ne cesse, il ne devrait cesser de se poursuivre, chez l'apprenant, et propager ses effets pluriels et imprévisibles au-delà, toujours plus loin, sans quoi il se mue, lui aussi, en discours idéologique. Pour le dire autrement, et rapidement, l'enseignement, tout en se tournant vers le passé de la langue, est appelé à se constamment réinventer. L'enseignant, le professeur de français n'est pas qu'un enseignant, qu'un professeur de français : il oeuvre pour la justice, il fait comprendre qu'on n'en a jamais fini de lire, de comprendre, d'essayer de comprendre et que, donc, il n'est pas question de conclure, et, interdisant toute volonté de conclure, il neutralise d'avance le discours idéologique, promeut le respect de l'autre, fait avancer la cause de la convivialité et milite en faveur de la paix. Mais surtout, mais d'abord, l'enseignant, le professeur de français, surtout celui de français, invite, à la faveur de certains textes, qu'il faut bien sans cesse découvrir, lire, relire, réécrire et écrire, à la faveur de certaines pratiques à partir du français (Rabelais, Du Bellay, Molière, Rimbaud, Jean-Claude de la Genardière, etc.) tout apprenant, tout élève, tout sujet tout court, à inventer son langage à lui, à mettre l'accent sur son rapport à soi à la langue, aux langues, au langage en général, à conquérir et à affirmer son autonomie, bref à être libre. Libre autant que possible, d'une liberté à toujours reconquérir et à réinventer, de toute forme d'aliénation pour conduire sa vie à soi, pour structurer, selon un mouvement infini, son être-au-monde, son être-avec-autrui, de manière telle qu'il n'en résulte aucune forme d'assujettissement, mais que se trouvent multipliées les chances de convivialité et de paix sur la terre, dans le respect de l'altérité de tout et de tous, inaugurant d'authentiques perspectives pour l'exercice de la justice.

Quel(s) français enseigner ? Mais le français, les français en tant qu'ils déconstruisent toute certitude du sens et font voler en éclats toute velléité idéologique, en tant qu'ils font communiquer les langues dans une intention de coopération et de coexistence pacifique, et en les enseignant pour que, mettant en avant l'autonomisation, la liberté du sujet, de tout sujet, ils exhortent au respect infini de l'hétérogénéité, de l'altérité et de la singularité de tout et de tous, sauvegardant ainsi la liberté et la dignité de tout et de tous et permettant d'activement accueillir la diversité du monde, où qu'elle se manifeste aussi longtemps qu'elle n'usurpe la liberté et la dignité de qui que ce soit, de quoi que ce soit, autrement dit de penser le monde. *Penser le monde*, on ne peut penser le monde que si l'on s'efforce d'être juste dans la saisie, dans l'appréhension et la compréhension non violentes que l'on tente du monde -----quoi que l'on fasse ou ne fasse pas, que l'on soit inactif même, on n'en est pas moins toujours en relation avec autre que soi, et la vraie question, la seule question, la seule vraie question

Journée internationale de la Francophonie 2018

qui mérite, à moins qu'on ne choisisse ou n'accepte de vivre comme brutes ou des automates d'être posée, quand bien même on'y pourrait répondre, est sans doute celle de savoir comment être avec autrui, se comporter vis-à-vis d'autrui, autrui pouvant être n'importe qui, et même n'importe quoi, je veux dire, n'importe quel être, n'importe quel signifiant, si vous préférez, sans y porter la moindre atteinte, sans en subir non plus, tout en s'engageant avec l'autre dans une relation qui s'épuise à le traiter tel qu'il est, pour ce qu'il est, si possible, avec justice, et le français, certaines pratiques que nous devons au français peuvent aider à trouver, j'espère l'avoir montré, la syntaxe qui permet d'aller à la rencontre de cette question -----, que si l'on se démène pour toujours œuvrer dans le sens de la justice, laquelle n'est autre chose que le respect de l'être de l'autre, quel qu'il soit, sans être jamais assuré d'être juste, de sorte qu'il faut sans cesse et toujours s'évertuer à être juste. Ce n'est peut-être qu'ainsi que l'on pourra sauver le monde de toute source d'autoritarisme et de toute forme de domination, et contribuer à l'harmonie et à la paix sur terre. Le français, certaines pratiques à partir du français, et Mallarmé est, à cet égard, particulièrement admirable et sublime, peuvent y aider. Encore faut-il que l'enseignant, que le professeur de français ne sous-estime la tâche qui est la sienne, qui est de sauver le monde ; ni plus, ni moins. Il n'aura toutefois ni la hardiesse ni l'ingénuité de penser que l'on peut sauver le monde une fois pour toutes : c'est une tâche ----- et il l'aura compris à lire Derrida, à lire Mallarmé, à lire Sollers, ----- qu'il lui faudra toujours recommencer, à perte de vie, comme je le disais plus haut. Il lui faudra tout au long n'oublier l'élève, l'apprenant en lui, il lui faudra surtout s'acharner à constamment réinventer son enseignement pour que jamais il ne se fige en dogme, ne se réduise à des recettes, à du strictement programmable, allant ainsi à l'encontre de, niant ce que le français, ce que certaines pratiques à partir du français peuvent rendre possible.